

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 14

Artikel: Réception d'un bailli bernois : en 1785
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

*Se faut po lo servi
S'allà fère ètèrti
No z'òodrein ti.*

Et mè peinsàvo ein guegneint ti cliào pucheint coo avoué lào roulière, dà, z'altro iàdzo, lào bré asse solidò que dà pauffer, lào dà asse fermo que dà potte de tenaille, mè sondzivo : — Rondzâi ! foudrà pas que lè z'Allemand et lè Bolchévique vignant pè ce, sarant binstout ein campouta : avoué la màiti, farant dâo brasson po lè caion et pu lo resto l'émietterant po lè dzenelhie.

L'è adant que Bissemarque l'arâi pu dere quemet desâi ein septante :

— Porri preindre la France, l'Etalie, la Russie, l'Amérique, tota la terra, la louna, mimameint. Mâ po lo Dzorât lài arâi rein à fère : Lè medzi : no farant châtòta lè deint tant sant du ; lè z'agafâ : sè virerant ein travè !

Et desè tot cein ein mè mèmo quand i'è oïu ion de stau coo dâo clube, que l'avâi on fusi tserdzi et vetu ein sordâ avoué dà z'haillon de militéro, que no z'a recitâ : « Mon paï. »

Je t'âmo, mon paï !

Et cliào que l'ant tsantâ la tanson dâo Dzorât, l'Alpée, ào que l'ant recitâ : la tsapliâie de Morgarten, ào bin que no z'ant racontâ quemeint Adam l'avâi prâi fenna ! L'ètà biau, vo dio. Tant qu'à on petit valottet que l'a de sein quelhî quemet la renaille l'avâi voliu sè fère asse grocha que le bâo, que sè gonclliâie et que l'a bo et bin châtòt. On ban cantonat po lo valottet.

Aprî cein, on a vu on père-grand que l'ètà bin fé, quemet cliào dà z'altro iàdzo, et onna mère-grand à eimbransi tant l'ètà galéza et savâi bin veri son brego. Et lo père ! et Alois ! l'Abrân ! et la Luise : l'ètà dzeintia tot plliein. Quin galé rfredon, sein compti la soclliâie et la châtòtâie po fini.

Vo z'âi bin réson, bounè dzein dâo Dzorât, n'òobliâ pas la leinga de voûtre père z'et mère :

*Ah ! l'è qu'ètà 'na leinga druva
Quemet lào vatse, lào modzon,
Que sè montrâve tota cruva
Et forta quemet on drudzon !
Na leinga que fasâi 'na brison !
Que reveillêve lè z'orolhie
Et que plliâquève ài Vaudois
Quemet la rita à la quonolhie,
Noutron crâno vilhio patois.*

*Je saillèssâi de noutra terra
Quemet bussant truffie et messon,
Sè racene ètant dein la pierra,
A l'ombro de noutrè bosson.
Et, pe dzoïâosa qu'on quinsson,
Sa tanson ein nô ie tsantâve :
« Amâ vo bin, sâi bon Vaudois ! »
Ah ! l'ètà bian quand dèvesève
Noutron crâno vilhio patois !*

*Dâo paï l'ètà la vetira ;
De la ramira lo boquêt ;
Dâo pridzo l'ètà la prètra
Et de la fordze lo soclliet ;
De la bennâ : lo biau pregnet
Qu'è plliein de mâ que ravigote.
A noutrè père, lè Vaudois
L'allève justo à lào potte
Noutron crâno vilhio patois.*

*Et lè cliotsette dà z'armaille,
Et la moletta su la faux,
L'atsetta que tsaplie la daille,
L'iguie que dècheint dà tsenau,
La tserri que fâ son terrau,
Lo vin que dâo bossaton cîole,
Dein noutron bi paï vaudois ;
L'ouvrâ dà sapalon, dà biale,
Dezant lào dzoïño ein patois.*

Marc à Louis du Conteur.

ECHO DES EXAMENS

La noix. — La noix se compose de deux parties : le dedans et le dehors. Le dehors est en bois et sert à faire du nillon. Le dedans est plus tendre, il est blanc et sert à faire de l'huile d'olive.

LA LÉGENDE DU LIÈVRE BOUILLI



AUTRE jour, tandis que les sous-officiers étaient en fête à Vevey, un aimable vieillard de Lausanne, à qui ces réjouissances militaires rappelaient ses souvenirs de jeunesse, nous parlait du temps où il faisait une école d'artilleurs, à Bière.

C'était en 1853, dit-il. J'étais caporal. On m'avait désigné comme chef d'ordinaire. Les deux artilleurs-marmittes qui étaient sous mes ordres et moi, nous faisons une popote dont tous les hommes de notre batterie se relâchaient les babines. Chez les artilleurs genevois, au contraire, — car chaque troupe cuisinait alors pour son compte, — on trouvait le rata dégoûtant. Les plaintes devinrent si vives que le commandant de place lui-même, le colonel Denzler, s'en émut et fit une enquête.

Un beau matin, comme nous faisons les dix-heures à la cuisine avec les deux bouteilles de vin que nous octroyait journallement un pintier, en échange des épiluchures, je vis deux officiers qui se dirigeaient de notre côté : c'étaient le colonel Denzler et un major. Bouteilles, verres, pain et fromage, toute trace de notre picotin disparut en un tour de main. « Schwambach, dis-je à un de mes deux aides, donne vite un coup de balai dans la cuisine ! Tu sais que le colonel est raide comme la justice de Berne et qu'il ne nous aime guère, nous autres Vaudois, quoique nous fassions notre service aussi bien que les autres. Arrange-toi donc pour que tout soit propre comme un oignon ! »

Ce Schwambach n'était pas aussi bon que les saucissons de Payerne, sa ville natale. Entre nous soit dit, il ne valait pas deux sous, mais c'était un rude débrouillard et un pointeur qui nous fit honneur aux tirs de Thounne, aussi bien qu'à ceux de Bière ; et le colonel enrageait de voir qu'un Vaudois pointait mieux que les canoniers de Berne ou d'Argovie.

Sans faire la mauvaise tête cette fois, bien qu'il n'aimât guère à recevoir des ordres, Schwambach s'empara d'un balai et se démena comme un beau diable autour des chaudières où cuisait le dîner de la troupe. Il se livre même à une gymnastique si désordonnée qu'un rat, dont nous ne soupçonnions pas la présence, nous partit entre les jambes et, affolé, se mit à bondir dans la cuisine, dont portes et fenêtres étaient closes, grim pant le long des parois, sautant jusqu'au plafond, poursuivi par le balai de Schwambach. Soudain, comme celui-ci l'acculait dans un angle, il fit une cabriole désespérée, comme qui dirait le saut périlleux, et tomba dans le pot-aufeu bouillant. Schwambach n'avait pas eu le temps de vociférer un juron que la porte s'ouvrait toute grande, poussée par le colonel suivi du major.

Qu'allait-il se passer ? Sans oser même glisser un regard sur la fatale chaudière où le rat était en train de bouillir, nous attendions, muets et roides comme des bayonnettes, les ordres de nos supérieurs.

— Caporal, me dit le colonel, passez-moi votre cuiller.

Et sans me laisser le temps d'arrêter son bras, il la plongea dans la chaudière et avala une gorgée.

— Félicitations, caporal. Voilà ce qui s'appelle de la soupe ! Donnez-nous-en une bonne gamelle.

Je les servis. Ils mangèrent de bon appétit et déclarèrent qu'après de ce bouillon celui qu'avaient les Genevois n'était que de la lavure.

Eux partis, nous fîmes à haute voix les réflexions que vous pouvez imaginer. Schwambach, lui, se tordait de rire. Mais il n'était pas question de badiner bien longtemps. La troupe allait rentrer d'un moment à l'autre et il fallait que le dîner fût prêt. Impossible de faire une autre soupe, le temps nous manquait, et puis, comme le faisait remarquer Schwambach, puisque le colonel et le major s'en étaient délectés, les camarades ne la trouveront pas mauvaise.

Il va sans dire que nous repêchâmes le rat.

Il était blanc comme un poulet-bouilli, ayant perdu tout son pelage pendant la cuisson.

Jamais la troupe ne fit autant d'honneur à la soupe que ce jour-là ; elle ne cessait d'en redemander et s'étonnait que nous n'en prissions pas : « Nous avons déjà diné, » déclarait Schwambach.

— Tiens ! une touffe de poils dans ma cuiller ! s'écria tout à coup un artilleur. C'est du propre, ça !

La cuiller en question fit le tour de la table. Elle contenait, en effet, une pincée de poils. Par bonheur, nul ne prit la chose au tragique. « Qui sait ? fit un canonnier, le caporal aura peut-être bouilli un lièvre ! »

La soupe était si bonne qu'on n'approfondit pas le mystère et que la légende du lièvre bouilli prit de la consistance, au grand soulagement du chef d'ordinaire et de ses aides.

Victor Favrat.

BALLADE POUR MON VOISIN

*Mon voisin est un solitaire
Et le printemps le rend grognon
Jadis, les dames du canton
Ayant pitié de sa misère
Lui offraient Jeannette ou Toinon.
A toutes il a répondu : non !
Mon voisin est un solitaire :
Il a fait comme le héron !*

*Des livres tout pleins de poussière,
Toiles d'araignes en festons,
Font l'ornement de sa tanière ;
Car Brigitte sa cuisinière
Ne se connaît qu'en mirotons.
Qui donc là-bas pourrait se plaire ?
Mon voisin est un solitaire :
Qu'il se cherche un colimaçon !*

*Ce petit être sédentaire
Ne quitte jamais sa maison.
Il sait souffrir et puis... se taire.
De lui, on a toujours raison !
Je suis sûre qu'il saurait plaire
Même au plus fichu caractère !
Mon voisin est un solitaire
Sans le moindre colimaçon !*

*Pour les amoureux, la chipote
N'est que prétexte à s'aimer mieux.
La solitude est une sottise :
On ne saurait être joyeux
A lire Montaigne et Voltaire,
La Garçonne ou quelque sermon !
Mon voisin est un solitaire :
Bonne chance, colimaçon !*

ENVOI.

*Allons ! cher monsieur Pierre Ozaire,
Ne faites pas tant de façons !
Avril égrène son rosaire :
Cherchez votre colimaçon !*

Sylvabelle.

RÉCEPTION D'UN BAILLI BERNOIS

en 1785.

NOUS avons eu déjà occasion de reproduire des extraits intéressants des mémoires de M. Carrard, d'Orbe. Voici encore le récit qu'il fait de la réception, le lundi 14 novembre 1785, de M. le bailli Ramuz.

14. Lundi. — Arrivée de M. le Baillif Ramuz.

Manière dont les choses se sont passées :

Comme il avait dit qu'il partirait d'Echallens à 2 heures, les dragons s'étaient rassemblés à 1 h. 30 et l'ont été attendre à Chavornay. Sur les 3 heures, je suis parti avec quelques membres du Conseil et de la Justice eu nous étant rendus au Canal où l'on nous avait préparé un bon feu, nous avons envoyé l'officier Grivat à la découverte pendant que nous nous chauffions. Nous n'attendîmes pas trois minutes qu'il revint nous dire qu'il était tout près, en effet, étant sorti de la maison, nous vîmes le carrosse de M. le Baillif qui s'approchait de nous, précédé des dragons et suivi de quelques messieurs d'Echallens, à cheval.

Quand il fut tout près, M. Bellin fit signe au cocher d'arrêter, s'approcha de la voiture et fit un bout de compliment, après quoi, nous suivîmes le carrosse en compagnie de ceux d'Echallens. Le soir je soupai chez M. le Chatelain avec M. le Baillif et un petit nombre de messieurs.

15. Mardy. — Assemblée du Conseil à 9 heures du matin pour aller prendre M. le Baillif en corps et se rendre à l'église.

Cérémonie à l'église.

Après le sermon, M. le Baillif, précédé de deux officiers d'Orbe, suivi de M. le Chatelain et de tout le Conseil est allé au chœur, là, placé au-dessus, M. le Chatelain à sa droite, le secrétaire ballival Mestresat à sa gauche et six conseillers à droite et six à gauche, tous vêtus de noir, tous debout, M. Mestresat a commencé par lire la patente de Berne, à haute voix, après quoi M. le Baillif a fait un petit discours pour nous exhorter à la fidélité du souverain et à lui prêter serment ordinaire. M. le Chatelain lui a répondu par où, après avoir parlé des Devoirs réciproques du souverain envers ses peuples et de ceux-ci envers lui, fait l'éloge du Baillif précédent et parle du gouvernement heureux que nous présageaient les grandes qualités de son successeur, avec de beaux vœux pour lui et sa famille, brochant sur le tout, il a fini par dire que pleins d'amour et de zèle pour notre souverain, nous étions prêts à lui prêter notre serment de fidélité.

Après quoi M. Mestresat a lu le formulaire de serment, ce qui, étant fait, M. le Baillif l'a intimé à M. le Chatelain qui a répété à haute voix et phrase après phrase les paroles de dite intimation, levant la main en l'air comme nous tous. Cela fait, M. le Chatelain a prié M. le Baillif de satisfaire aussi de son côté au serment d'usage. Ensuite, lecture du dit serment par M. le Curial, laquelle faite, M. le Baillif a touché sur les mains de chacun et promis de l'observer, mais il n'y a point eu d'intimation proprement dite.

La cérémonie achevée, la Justice et le Consistoire se sont rendus chez M. le Chatelain pour ouvrir le Grabot et voir s'il n'y avait aucune plainte, or, comme il n'y en a jamais et que tout va toujours bien, cela a été vite fait; est venu ensuite le dîner, et ce n'était pas le moindre de la fête, j'oserais même dire que c'était ce qu'il y avait de meilleur!

16. Mercredi. — Le lendemain je suis allé déjeuner chez M. le Chatelain avec le Baillif et le même cortège accompagné en venant, l'a suivi à son départ, les dragons jusqu'à Penthéréaz, nous, jusque près de Chavornay, où nous avons pris congé de M. le Baillif et de sa suite.

gent; c'est la côte savoisienne, où la fumée d'un train dessine une ligne blanche qui chemine et se déplace sur le fond sombre des forêts, c'est la masse puissante des Alpes, dont les sommets encore neigeux, s'embellissent de nuances insaisissables.

Poulard et Mottu contemplant tout cela pour la millième fois, au moins, mais, placides et indolents, ils ne s'en lassent pas. C'est un paysage qui les berce. N'allez point croire qu'ils ignorent ce qui est beau. Eh! que non pas. Ils ne sauraient traduire en mots ce qu'ils sentent, assurément, ni l'expliquer. Mais ils sentent. Nous-mêmes, d'ailleurs, sommes-nous si malins quand nous nous efforçons à rendre compte de ce que nous avons senti. Et changerons-nous volontiers avec ces illustres psychologues qui rendent raison de tout ce qu'ils sentent, mais qui, par malheur, ne sentent rien. D'instinct Poulard et Mottu subissent l'influence du paysage.

De temps à autre, un mot, pas davantage.

— Une barque, fait Mottu.

— Des pierres de Meillerie, ajoute Poulard.

Puis un silence.

— Un bateau à vapeur.

— C'est le *Montreux*.

— Crois-tu?

— J'en suis sûr.

Mottu pense que c'est le *Genève*, mais il n'en dit rien parce que Poulard est sûr.

* * *

Peu à peu, vers deux heures, l'esplanade se peuple. Oh! ce n'est pas le public du quai d'Ouchy, ou, plutôt, il y a entre les bobonnes qui viennent ici promener des gosses et les aristocratiques nurses de Beau-Rivage une différence sociale considérable. Les bébés qui s'amuse sur Montbenon sont de petits Lausannois, des petits bourgeois et des petites bourgeoises. A Ouchy, ce sont des fils de lords ou de marquis. Et les bobonnes de Montbenon viennent d'Epalinges, de Montpreveyres, de Lutry, de Morges, de Rolle. Ce sont d'authentiques Vaudoises, mais elles n'en présentent pas davantage Poulard et Mottu. Au contraire. Les nurses d'Ouchy les ignorent, les bobonnes de Montbenon les détestent. Ils font peur aux enfants. Ils sont sales. Ils ont, peut-être, de la vermine. Ils occupent des bancs qui, dans l'esprit de ces jeunes personnes, reviennent de droit à l'enfance lausannoise pour y faire des pâtés de terre et autres œuvres artistiques de même catégorie. Il y a, là aussi, des mamans, des femmes d'ouvriers venues avec un tricotage et la marmaille. Celles-là aussi considèrent Poulard et Mottu d'un œil peu aimable. Non parce qu'ils sont sales et mal vêtus, mais parce qu'ils ne font rien tandis que leurs maris, à elles, «turbinent à l'usine ou au chantier». — Et c'est vraiment dégoûtant de voir des hommes qui ont bon corps et bons bras, rester des journées entières à rôder ou à bailler sur les places.

Poulard et Mottu entendent les réflexions faites en passant par celles qui désireraient s'asseoir à leur place. Ils font la sourde oreille. Ils s'efforcent à tenir bon. Ils veulent paraître crânes, mais lorsqu'une jolie brunette suivie de trois marmots, s'écrite en tendant la main au plus petit: «Allons, dépêchez-vous. On ne pourra bientôt plus venir sur Montbenon. Tous les voyous de la Riponne s'y assemblent» leur courage diminue un peu. Et quand la jolie maman ajoute: «La police ferait bien d'y mettre ordre», alors toute résistance disparaît en l'âme des deux pauvres diables. La police! La police! Vilaine affaire. Pour éviter une mauvaise rencontre, ils s'en vont. — *Otez-vous de partout.*

* * *

Et Poulard déplore l'influence de la vie moderne et des embellissements sur la liberté des citoyens. Il ne dit pas ces mots, mais son discours les sous-entend.

— Autrefois, quand on avait dix, douze ans, Montbenon était à tout le monde. Bien sûr qu'il y avait moins de trucs qu'aujourd'hui... Ainsi, il n'y avait pas le Tribunal fédéral.

— Ni Guillaume Tell...
— Ni la fontaine aux poissons rouges.
— Ni la statue du monsieur assis, là-bas, avec des livres sous sa chaise...
— C'était un pasteur, qu'ils disent.
— Peut-être bien. Et il n'y avait pas non plus ces belles fleurs et les canards, les cygnes... Non, il n'y avait pas tout ça... Mais la place était belle quand même, va!

Poulard baisse la tête en pensant aux superbes parties de saute-mouton et de basculot que les gamins de Lausanne y venaient faire.

— Les «gâpions» nous laissaient tranquilles. Les bonnes aussi. On ne recevait pas tout le temps des mauvais compliments. On ne parlait pas à tout propos de la police. Elles n'ont que ce mot à la bouche, ces femmes: la police! la police! Avec ça qu'on fait du mal. On ne les mange pas leurs bancs.

Maintenant que Poulard est à honnête distance des mamans et des bonnes qui ne peuvent l'entendre, il se dégonfle.

— On ne saura bientôt plus où se tenir... On n'a pourtant pas la gale. S'il n'y a que les millionnaires qui puissent s'asseoir sur Montbenon, il faut le dire, on n'y viendra pas...

Mottu approuve. Mottu regrette aussi le bon vieux temps où on pouvait «poser des flemmes» dans les taillis, sur les «côtes» de la colline. C'était aussi le temps heureux où on bivouaquait à Sauvabelin, dormant à la belle étoile, sans crainte des gardes. Le temps où le quai d'Ouchy n'était que projeté et où l'on pouvait vaguer et divaguer à son aise au bord de l'eau sans qu'un gendarme vint «vous guigner de travers» pour vous faire déguerpir.

(A suivre.)

SAMI DE PULLY.

Sauvez les meubles! — SAMI. — J'ai entendu, la nuit dernière, Smith qui cassait une chaise sur le dos de sa femme en faisant un bruit du diable.

LOÏON. — Oui, mais il est bien ennuyé ce matin!

SAMI. — Ah! je suis content d'entendre dire qu'il est ennuyé.

LOÏON. — Je crois qu'il est très ennuyé! C'était une chaise neuve.

Décor. — L'Officier. — Voilà un camouflage extraordinairement habile! Qui l'a donc fait?

LE SERGENT. — C'est Perkins un homme d'expérience: avant la guerre, il peignait les moineaux et les vendait comme canaris!

Hérédité. — Personne ne me comprend, dit-elle.

— Rien d'étonnant à cela, ma petite, votre mère, avant son mariage, était employée au téléphone et votre père annonçait l'arrivée et le départ des trains dans une gare!

Royal Biograph. — Pour cette semaine, deux films de tout premier ordre: «Une martyre» et «Sa nièce avait raison». En supplément du programme, «Les obsèques de Sarah Bernhardt à Paris», film qui comporte également quelques scènes des principaux faits de la vie de la célèbre et regrettée artiste. Mercredi 11 et jeudi 12 avril, en matinée seulement, deux représentations du plus grand film d'art qui ait été produit à ce jour, «La Création du Monde», le spectacle pour familles par excellence, et qui ne peut qu'être recommandé.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise
Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint
aux meilleures conditions tous les vêtements
défrâchés.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

LE FEUILLETON



POULARD ET MOTTU

Otez-vous de partout! (Suite.)

C'est, généralement, entre midi et une heure que Poulard et Mottu se décident à aller rêvasser un peu sur Montbenon. Pour y arriver, ils prennent aussi des voies détournées. Rapide descente de l'escalier du Musée, rapide parcours de la rue de la Louve, rapide passage sur la place Centrale et sous le Grand-Pont. Là, ils ralentissent leur allure et montent paisiblement par la route qui les amène derrière le palais du Tribunal fédéral.

A ces heures, l'esplanade appartient à quelques désœuvrés ou à des travailleurs qui fument une cigarette ou une pipe en attendant la reprise du labeur. Poulard et Mottu s'installent sur un banc face au lac et se reposent bêtement du travail accompli par les autres. La vue, d'ailleurs, incite à la béatitude. C'est le lac, où le soleil met, à chaque vaguelette, une scintillante fraise d'ar-